

SAM

Salut. Moi c'est Sam. J'ai à peu près 10 ans... je crois.

Faut dire qu'on ne m'a jamais réellement souhaité mes anniversaires, et ma date de naissance, ben, personne n'est foutu de me la donner.

Je fais une estimation, au nombre de cicatrices que je porte. Comme un arbre portant les cercles de ses années. J'imagine une moyenne de cinquante bonnes raclées par an, quand j'arrive à me faire discret. Au vu des cinq cents et quelques marques de ceinturon, chaîne de vélo ou tronçonneuse, matraque, brûlures en tout genre... le compte doit être bon.

Je suis une plaie, pas que je sois insupportable, non, juste une immense plaie refermée, succession de maltraitances.

Je n'ai pas connu mon père. J'aurais tendance à dire tant mieux. Sinon la moyenne annuelle des châtiments corporels subis aurait franchi un autre cap... ou bien ne serais-je plus là.

Quand je dis que je n'ai pas connu mon géniteur, j'ai cependant approché des centaines d'hommes, tous à même de pouvoir prétendre au titre.

Car voyez-vous, ma mère, Clémentine, est une prostituée. Une de celles qui fournissent leurs services contre cinq à dix euros. Même pas de quoi être poli avec d'ailleurs.

C'est une pute. Dans tout ce que peut regrouper ce mot en terme d'image et de comportement.

Une pute parce qu'elle en a fait son métier. Pas qu'elle soit bien belle, ni même un peu sexy.

Enfin je sais pas, c'est ma mère en même temps, puis je suis jeune.

Mais imaginer faire des choses avec une femme dans son genre me foutrait des nausées, franchement.

Ça me paraît contre nature, comme se faire plaisir avec un animal, ou un truc comme ça. Brrrrr.

Elle leur suce les bourses ou les hémorroïdes pour quelques euros, en fonction de leurs «goûts»... euh, ne vous méprenez pas, comprenez bien par ce mot-là «les préférences de ses clients», et non la saveur de la partie léchée.

Pour dix euros, elle leur fait la totale. Sans aucune protection la plupart du temps.

C'est bien comme ça qu'on est tous nés, mes frères et sœurs et moi même.

Aucun acte d'amour dans notre conception, n'y pensez surtout pas.

Entre deux caisses de harengs saurs. D'une giclée de semence avariée dans cette sale truie.

Autant dire qu'elle est une illustration vivante des maladies vénériennes dans leur intégralité, une encyclopédie médicale à elle seule.

Elle qui n'a jamais dépassé la 6ème, pas mal non?

Elle en comporte certaines que je soupçonne même de n'avoir pas encore été étudiées ni découvertes.

Si chaque MST était sanctionnée d'un diplôme, ma vieille ferait passer Einstein pour un analphabète.

Je crois bien que si les militaires avaient vent de son existence, ils pourraient avoir des idées glauques quant à l'utilisation à faire d'elle, dans un pays en guerre.

Parachutée au bon endroit, elle ferait des ravages dans les rangs ennemis.

Clémentine... tu parles d'un joli nom doux et sucré pour cet affreux fruit aigre.

Mandarine aurait sûrement été mieux choisi, puisqu'aucun homme ne peut espérer la butiner sans récolter des pépins.

Elle n'en a sûrement plus pour très longtemps d'ailleurs.

Elle suinte par tous les orifices, a des chancres qui la rongent avec gourmandise, c'est franchement

pas très beau à voir.

Mais ça n'a pas l'air de rebuter les hommes qui viennent la voir.

C'est pas cher donc on consomme. La vieille a compris ça. Elle pratique le Hard discount à outrance. Du cul à pas cher, Clémentine écrase les prix... mais faut pas chercher la qualité non plus. Elle étale ses attributs au rabais, sauf que là, c'est pas du made in china, y a que du local, production du terroir.

Elle est donc une pute. Une vraie. Avec nous aussi, et surtout.

Elle nous a toujours traités comme de la merde. Quoique j'ai jamais eu l'impression qu'elle en voulait à la merde.

Heureusement, la majorité de ma fratrie est née pourrie de maladies.

Heureusement je dis, car la mort est toujours préférable à ce qu'on vit ici.

Ils n'ont pas tenu bien longtemps. Ceux qui n'étaient pas mort-nés périssaient d'avoir à téter ces seins malsains, ce lait véhiculant, non pas une amorce de système immunitaire fort et sain, mais plus de germes et de bacilles que n'en pourraient supporter les plus solides charognards.

Je l'ai même vue se faire prendre avec un de mes frères accroché aux nibards. Il a fini par être expulsé par les coups de boutoir assénés à ma mère par ce gros porc bouffi, et s'est écrasé au sol comme un melon trop mûr.

Tant mieux pour lui. Il n'aura pas à vivre cette vie-là.

En dépit de tout ça, on est trois à avoir survécu quelques années.

Mon frère, Barney (moi je l'appelle néné) 9 ans à peu près... ben ouais, chez nous les années c'est toujours de l'à peu près. Il a les cheveux bruns, les yeux d'un étonnant violet et un sourire éternel, qui jamais ne le quitte. Même quand ça va mal... et ça va pas souvent bien.

Il a le sida, ne verra probablement pas sa dixième année, enfin, une année supplémentaire quoi. Il est gentil et volontaire, on fait ce qu'on peut ensemble pour s'en sortir. Dire qu'un garçon de 9 ans

est gentil peut vous paraître superflu. Mais croyez-moi, rien ne prédestine qui que ce soit à la bonté lorsqu'on pousse dans notre milieu. C'est même un miracle, j'ose dire, néné est un ange envoyé du ciel pour éprouver sa nature. C'est mon ange.

Ma sœur Virginie, 7 ans. Vous savez ce que je vais dire... approximativement, bien sûr.

Elle a échappé aux maladies, comme moi. En dépit de l'immense cicatrice qui lui barre le visage, elle est super jolie, mignonne comme tout. Ses cheveux sont d'un très joli roux, et sa peau blanche comporte, sur un petit nez mutin, d'adorables taches de rousseur. Elle est craquante. Elle on se doute à peu près de qui doit être son père, la vieille a pas des milliards de clients roux. Même si depuis qu'il fréquente maman, ses taches de rousseur ont disparu au profit de gros chancres.

On fait ce qu'on peut avec néné pour rapporter à manger à ninie. Pas facile, surtout que Barney commence à faiblir, je le sens bien.

Virginie, qu'on appelle ninie (je sais ninie, néné, j'ai pas été chercher très loin) , a bien failli mourir le jour où notre mère lui a flanqué un coup de pied de biche en pleine gueule. Parce qu'elle faisait trop de bruit et déconcentrait un client, un habitué qui la choyait. Il lui filait quinze euros de la passe, imaginez un peu la manne. Pretty woman était colère ce jour-là, son Richard Gere l'emmènerait pas faire les boutiques.

Ninie avait dans les trois ans à l'époque, et je crois que c'est la première fois de ma vie que j'ai pleuré autant.

J'en ai régulièrement pris ma part, plus souvent qu'à mon tour même. On s'endurcit à la longue.

Mais voir ma petite Ninie dans cet état là, bon sang, ça m'a complètement bouleversé.

On s'en est occupé, avec mon ptit Barney. Lui ne se plaint jamais. Il souffre, physiquement et moralement, mais il garde tout pour lui. Ce sont d'ailleurs les seules choses qu'il ne partage pas.

Toutes ses trouvailles en victuailles ou vêtements, il les répartit équitablement. Enfin, il en donne toujours plus à Ninie, parce que c'est sa ptite chérie. On l'aime notre Virginie.

On a réussi à la sauver, notre petite sœur. Punaise, on n'en était pas peu fiers.

Depuis, on travaille en équipe, pour survivre et manger. Pas la peine de compter sur la vieille

radasse vérolée, elle ne nous donne jamais rien.

La seule chose dont elle ne soit pas avare, ce sont ses coups de sabot dans les mandibules, qu'elle nous dispense sans compter. Modération et parcimonie, ce ne sont pas des amies à ma mère.

Heureusement, on a une bonne combine avec Barney, un endroit où on trouve de quoi bouffer à foison. Mais faut faire attention. Et très vite.

Y a un supermarché, pas loin. Chaque jour, ils balancent des quintaux de nourriture. Indécent.

Ils ont un énorme broyeur dans l'arrière-cour, mais ne le lancent qu'une fois par jour, en début de soirée. Ils entassent tout dedans en attendant la fin de journée. Tout ce qui ne peut plus être vendu, mais que nous on peut manger... oh oui.

Y a des dates limites disent-ils, mais nous le seul chiffre qui nous intéresse, c'est combien de jours on peut rester sans bouffer.

On récupère des fruits et légumes à peu près frais, un peu abîmés, mais on s'en fout. Y a de la viande en pagaille, des fois elle est un peu bleue, pas grave. Y a même des plats préparés et tout. On se fait de bons gueuletons certains jours... quand on arrive à passer.

On se faufile avec Barney. C'est tout clôturé partout. Z'ont peur qu'on leur vole leurs déchets les enfoirés.

Si on se fait choper, ils nous passent à tabac sévère.

Une fois, ils ont failli nous tuer et nous balancer dans le broyeur.

C'est une femme qui a pris notre défense et les a empêchés de nous trucider.

On a ramassé quand même. Pas des aliments, mais une branlée carabinée.

Quand ils en ont fini avec nous, ils nous ont jetés dans un fossé recueillant les eaux usées, plus loin.

Pendant trois jours, on a pas pu bouger. Obligés de boire cette eau putride. Autant à manger qu'à boire là dedans. N'importe qui aurait péri d'avoir à ingérer quelques gouttes de ce liquide nauséabond.

Mais nous, faut pas oublier qu'on s'est développés dans la pire matrice qui soit, l'animal le plus infecté du monde, un vrai bouillon de culture, la Clémentine. Quand on sort vainqueur de pareille

grossesse, on peut tout supporter... enfin presque.

On habite une cabane en planches, sur le port. La toiture est faite pour moitié de vieilles tôles rouillées, pour l'autre de bâches plastiques trouées. Eau courante, douche/wc, chauffage... oubliez. Rien que nous là-dessous. On s'en contente. Vous me direz, pas trop le choix non plus.

On y est revenus, rampants, inquiets pour notre Ninie. Peur qu'elle soit morte de faim, ou tabassée par notre douce mère aimante.

Mais non, elle avait survécu. Elle avait repéré un jardin habité par trois chiens bien gras. Leurs gamelles étaient toujours bondées de croquettes et d'eau fraîche.

Elle nous a dit qu'elle préférait les jours où leur était servie de la pâtée, que c'était plus facile à manger.

Putain, les chiens sont mieux traités que nous. Ils ont des maîtres qui s'en occupent, ceux-là.

Et notre vieille pendant ce temps-là? Elle ne s'était aperçue de rien. On aurait aussi bien pu ne jamais revenir, pour elle, aucune différence.

Imaginez donc, on doit représenter quelques minutes de ses pensées quotidiennes, quand elle exhorte ses clients à faire gaffe de pas venir dedans, sinon elle devra se coltiner des chiards de plus, et la grossesse et l'allaitement abîmeront ce corps, désirable et désiré, fait pour l'amour.

Je sais pas si elle y croit vraiment... à force de voir les lubriques économes lui baver dessus, peut-être, au fond. Sacrée Julia Roberts.

Toute la journée donc, on s'occupe, on travaille à notre survie. Dans ces conditions, pas trop le temps de nous apitoyer sur notre sort. La survie est une activité très chronophage. Ça demande beaucoup de temps et de méthode. L'expérience, les choses qu'on a vécues et qui ne nous ont pas tuées nous ont en effet rendus plus forts, comme le veut l'adage. Ceci dit, y a certaines de ces choses que j'aurais préféré ne pas vivre, pour être honnête. On fait marcher nos neurones à fond, on est des animaux suradaptés à leur milieu. Nous sommes des glaneurs, assez opportunistes. On cueille ce qui s'offre à nous. Ça va pas toujours tout seul, faut pas croire. On évite autant que possible de voler.

Mais bon, parfois, on se laisse aller.

Par exemple, quand le gros camion qui livre le supermarché en boîtes de conserve et autres denrées alimentaires arrive trop tôt pour être déchargé de suite par les employés. Il stationne alors à l'ombre des arbres longeant l'allée du grand bourrier... j'avoue, là, on laisse notre honnêteté de côté.

Mais bon, faut se mettre à notre place aussi. Vous imaginez un instant? C'est un peu comme une oasis dans le désert, comment résister à son appel?

Alors OK, on fait une petite entorse à nos principes. Mais nous, on dépouille pas des miséreux à notre profit. On prélève juste une part minuscule... la part du pauvre, quoi. La plupart du temps, quand il se gare là, le chauffeur en profite pour s'octroyer un peu de repos. Il fait une bonne sieste, et a le sommeil lourd. J'aime bien sa tête, il a l'air de quelqu'un de sympathique. Toujours en salopette, le visage rond, une grosse moustache noire lui barrant la lèvre supérieure, de gros sourcils épais... on dirait ce héros de jeu vidéo, Mario. Mais lui ne saute pas partout. On se faufile toujours sous le couvert des bois, jusqu'à l'arrière de son semi-remorque. Il ne vient pas très souvent, mais lorsqu'il vient, il transporte la dose. Les grandes portes sont cadenassées, toujours. On n'a bien sûr pas la clé, mais néné, ça le dérange pas. Il sait ouvrir ces cadenas aussi aisément et rapidement que s'il l'avait, sans les abîmer. Il monte sur mes épaules pour les atteindre, car ça fait vachement haut pour nous. Il a sa petite pointe fétiche, au bout recourbé. Il la porte toujours au bout d'une ficelle, passée autour de son cou. Je sais pas comment ni où il a appris à faire ça, mais il maîtrise la chose. C'est vraiment l'affaire de quelques secondes, en toute discrétion. On essaie toujours d'ouvrir les portes en total silence, mais elles grincent systématiquement. Heureusement, Mario dort comme un gros bébé. À l'intérieur, c'est rempli de palettes. Des milliers de boîtes de conserve, c'est impressionnant. Chaque fois, on est émerveillés devant tant de variété et d'abondance. Nous ce qu'on préfère, c'est les raviolis. Parce qu'y a un peu de tout dedans, de la viande, des pâtes, de la sauce tomate... le top quoi. Puis c'est bon, même froid.

On se contente d'en prendre quatre ou cinq, la plupart du temps, une dans chaque palette, en prenant soin de masquer le trou laissé, en tirant une autre boîte à la place de celle qu'on vient de piocher.

Comme ça, lors du déchargement, ils s'aperçoivent de rien. Sinon c'est Mario qui morflerait. Petit à petit, on se fait notre stock, comme le font les rats. On aura de quoi tenir un moment si jamais on ne peut pas aller collecter des aliments «frais» pendant une période plus ou moins longue. Que l'on soit blessés ou malades. C'est notre assurance survie en cas de pépin quoi.

Ça tombe assez bien pour nous, la boîte de conserve, ça porte plutôt bien son nom. Pas besoin d'équipement électrique, frigo ou congélo, pour les garder. Quand on y songe, c'est quasiment un miracle que de la simple ferraille arrive à mettre à l'abri des denrées alimentaires pour de nombreuses années. Je sais pas qui a inventé ce procédé, mais chapeau monsieur.

Lorsqu'on ressort du camion, on prend bien sûr soin de tout refermer et cadenasser. Ni vus ni connus. On emporte notre butin, sans que personne ne s'en aperçoive.

Pas que je sois fier de ce qu'on fait là, non. Mais je crois qu'on DOIT le faire. C'est notre peau qui est en jeu, contre juste quelques pièces ôtées de l'escarcelle du supermarché. Ou du fournisseur.

Merde, on vaut bien quelques euros... non? Pour eux, les gens normaux, ceux qui mènent une vie rangée et respectable, je connais la réponse, et suis certain qu'elle n'irait pas dans notre sens. On fait pas vraiment l'unanimité quant à notre droit à vivre ici et comme ça. Je pense réellement que les gens aimeraient bien nous voir disparaître. Oh sans nous agresser directement, se salir, ils n'aiment pas ça. Mais si quelqu'un pouvait se charger à leur place de nous «effacer», ils ne seraient pas contre l'idée.

Mais moi, quand j'observe ninie et néné, je me dis qu'ils valent bien plus que ça. Surtout lorsque je vois tout ce qui se jette au final. Bon, on se déculpabilise comme on peut, n'est-ce pas?

Là c'est l'heure d'aller faire notre shopping. 18H30. Une heure environ avant qu'ils ne lancent le broyeur. À cette heure-ci, y a quasiment l'intégralité de ce qu'on peut récolter dedans, tout ou presque a déjà été jeté.

Croyez-moi, on ne connaît pas notre âge avec précision, par contre, pour l'organisation de la journée, on est des montres suisses. Comme les clebs de la voisine qui savent exactement à quelle

heure la gamelle va arriver et commencent à japper lorsqu'elle approche.

– Allez néné, on y va. Tu sais bien qu'après, ça devient dangereux.

– Ouais ouais, j'arrive Sam.

Ce qu'il y a de bien, avec mon prénom, c'est qu'il est déjà raccourci, pas de surnom à trouver.

On passe toujours par le terrain vague juste derrière chez nous. On pourrait faire comme tout le monde, marcher sur des trottoirs bétonnés et traverser des routes goudronnées. Circuler au milieu des gens «normaux».

Mais nous, on préfère traverser le terrain vague. Déjà parce que c'est plus court.

C'est un ancien chantier, abandonné depuis fort longtemps. Les bâtiments en étaient au stade des fondations, les caves étaient construites. Tout a été muré, on ne peut plus y accéder. Ça aurait pu nous servir de refuge, mais honnêtement, je crois pas que j'y serais descendu.

Ensuite, parce qu'on y vit mille aventures extraordinaires, on y rencontre un million d'êtres imaginaires.

On échappe un peu au quotidien quoi... à notre vie. Personne, en dehors de nous, ne s'aventure ici.

Les gens craignent ces lieux. Ils parlent de choses qu'ils ne voient pas, mais qu'ils sentiraient. Je crois être le seul à voir ce qui leur fait si peur. Je sais pas comment appeler ça. Esprits, fantômes, entités... ce que je sais par contre, c'est que c'est pas dangereux, ni même menaçant... pour nous en tout cas. On est acceptés ici, ça ne les dérange pas. Ninie et néné ne les voient jamais, eux. Vaut mieux, sinon je pense qu'ils seraient terrorisés. Moi je les aperçois parfois. De simples silhouettes évanescences, aux contours flous et mal définis. Je crois y voir des visages, ou quelque chose d'approchant. Ils communiquent avec moi. Je ne dirais pas qu'ils me parlent, mais quelquefois, ils me font voir ce que eux voient. Il s'insinuent dans ma tête, y laissent des idées, des images et des mots. J'ignore pourquoi, en tout cas je crois que ma manière de m'exprimer me vient en partie d'eux, de ces bribes de vie imprimées dans mon cerveau. Ils ont enrichi mon vocabulaire et ma manière d'appréhender le monde, fort de leurs expériences conjuguées. Je crois qu'on peut dire qu'à travers moi, c'est un peu eux tous qui s'expriment. Comme si j'étais un lien avec ce monde, pour eux. Il est

déjà arrivé que grâce à eux j'évite des agressions potentielles. Je savais, sans les voir de mes yeux, où se trouvaient les rôdeurs. Des gars peu recommandables, qui circulent partout pour y prendre ce qu'il y a à prendre... y compris votre peau. Ils traînent parfois dans le coin. Faut se méfier d'eux. Ils sont capables de tout.

Au milieu du terrain, y a une vieille bagnole toute rouillée et cabossée. Plus une vitre n'est intacte, mais c'est notre voiture. Avec néné, on a traversé le pays et le monde au volant de cette tire. De temps en temps, on amène Ninie avec nous. Elle est toute contente, elle sourit en grand. Ça fait plaisir, vraiment, ça nous aide à continuer, à néné et à moi.

Le jour où on a découvert notre véhicule magique, les clés étaient sur le contact. Je les ai gardées, non pas pour conduire... même si j'avoue que l'idée m'a traversé, mais elle a pas démarré... non, les clés me servent à fermer le coffre. On y enferme certains objets trouvés, des boîtes de conserve, de vieux jouets abandonnés... nos trésors quoi.

Quand on ouvre ce coffre, le plus beau trésor, celui qui illumine tout et éclipse tous les autres, c'est le regard de Ninie. Si vous pouviez voir ça, la beauté de ces yeux-là... ce qu'on y lit néné et moi, c'est le voyage et le bonheur, ça nous donne du courage. Rien que pour ça, la vie la plus merdique mérite d'être vécue.

Pour néné, je sais que le terme approche. Il se traîne de plus en plus, il maigrit à vue d'œil. Je vois bien qu'il a mal, qu'il va mal. Mais il ne dit rien.

J'ai beau faire le dur, ne jamais pleurer devant lui ou Ninie, j'ai peur. Peur parce que j'ai toujours tout fait avec lui. Je me sens plus fort quand il est là. Quand il partira, et tout me dit que ce jour n'est plus très lointain, j'ignore ce que je vais devenir. Il me faudra continuer pour Ninie, bien sûr, mais j'aurai bien plus de mal.

Je sais qu'il existe des traitements contre la saloperie qui le ronge. Mais ça coûte très cher, et nous, en dehors du contenu de notre coffre de bagnole, on n'a rien... même pas de parents dignes de ce nom.

On préfère éluder le problème, ne jamais en discuter entre nous, même si je sais parfaitement que mon néné ressasse ça la nuit et souffre 24h/24.

C'est dégueulasse quand on y pense. Il meurt d'une maladie sexuellement transmissible avant même de savoir ce qu'est faire un bisou sur la bouche d'une fille.

– Allez Sam, magne-toi, à quoi tu penses encore? On va encore arriver en retard. Après c'est toi qui me dis que je nous mets toujours en retard. Haha, t'as belle gueule.

– Tais-toi trouduc. Moi je suis obligé de penser pour nous tous, c'est pas avec le crâne de piaf que t'as qu'on va aller bien loin. On dirait papa.

– Hein? Qu'est-ce que tu racontes? On n'a pas de père...

– Ben c'est bien ce que je dis. Inexistant, évanescent...

– Pfff, malin va.

J'aime bien taquiner néné. Il est souvent distrait, mais intelligent.

Nous traversons le terrain vague. Le nôtre. Il est entouré d'une palissade de planches brutes. Ça nous donne l'impression d'avoir une propriété immense et fermée.

En passant devant notre voiture, je ne peux m'empêcher d'y jeter un coup d'œil. Toujours. Pour vérifier si tout est en ordre. Si personne n'a percé nos coffres.

Non. Elle est intacte. Faut dire que c'est une vieille américaine, même un tank moderne s'écraserait contre cette tôle épaisse. Elle doit bien peser quatre tonnes.

Tout autour, les herbes folles maîtrisent les lieux. C'est leur territoire, personne ne vient les faire chier à coups de désherbants ici. Comme nous. Personne ne vient nous chasser d'ici, car ce lieu n'intéresse personne. Mais le jour où un projet naîtra concernant ce terrain, on nous désherbera, à coup sûr.

Deux cent mètres plus loin se trouve la sortie qu'on emprunte pour rejoindre la rue, faite de planches pourries éclatées à coups de pieds.

Dans le coin, bien installé, entre mauvaises herbes et de vieux fûts rouillés, il est là. À l'ombre de l'énorme tractopelle abandonnée sur le chantier. Comme toujours. Immuable. C'est son heure. À ce

moment de la journée, je crois ne l'avoir jamais vu ailleurs qu'ici et dans cette position.

Le vieux pause-caca, ou Popo. C'est comme ça qu'on le nomme parce qu'il ne se souvient de rien, même pas son nom. Et comme il est invariablement en train de chier là, lorsqu'on passe le soir, ben voilà quoi.

Je l'ai toujours connu. Il était là bien avant nous je pense.

Il nous a rapidement pris sous son aile, puis entrepris de jouer le rôle de professeur. Il nous a appris à lire et à écrire, à voir la vie sous un certain angle, nous a communiqué son vocabulaire imagé, bien à lui. Selon ses propres dires, je suis plutôt doué, en avance sur mon âge, dit-il. Je vois pas bien ce que ça veut dire, je suis pas plus fort que néné ou ninie pour trouver des solutions de survie et améliorer notre quotidien, même si, peut-être, je l'exprime avec d'autres mots qu'eux. Et c'est un peu tricher, au fond. Car ce langage, différent de celui employé par les enfants de mon âge, me vient pour une immense part des esprits qui hantent le terrain... et ma tête.

Popo nous fait faire un beau travail d'imagination et de création, écrit ou oral... ou simplement pensé. Grâce à lui, notre terrain s'enrichit et se pare, petit à petit, de nouveaux habitants et lieux merveilleux. Il nous pousse à inventer tant de choses... mais c'est lui le maître d'œuvre. Il façonne nos idées, nous rend plus performants.

À ses côtés, on a vraiment grandi, acquis des connaissances, étayées par notre expérience et notre vécu. Je sais pas qui il était, ni ce qu'il était, avant. Une chose est sûre, c'est qu'il a un immense savoir, et qu'il excelle pour le communiquer.

Pourtant, on peut pas dire qu'il paye de mine. Il a les cheveux un peu jaune pisseux, pas vraiment blancs ni gris. Relativement maigre, de constitution chétive, il a une bonne tête, l'œil intelligent et rieur, l'expression aimable. Un bon vieux quoi.

Il est plus balafre que les genoux de mômes turbulents. Il a dû en prendre plein la gueule le pauvre Popo, mais bon gré mal gré, il est toujours présent.

Il a aussi certainement laissé sa pudeur à l'endroit où il a oublié son âge et son identité. Qu'on passe devant lui alors qu'il a le froc sur les chevilles ne semble pas le gêner.

Il a les balloches qui traînent négligemment dans la poussière. Si la force et le courage d'un homme résidaient dans ses testicules, Popo botterait le cul de superman. Je dois dire que je n'avais jamais vu ça avant de le rencontrer la première fois. Pourtant, c'est pas les affamés au pantalon baissé qui manquent autour de notre mère. Avec néné on s'amuse souvent à comparer, pour passer le temps. Mais Popo est imbattable. Je crois que le seul être que j'aie jamais vu qui s'en approchait un peu, sans pour autant l'égaliser, c'était le taureau reproducteur d'une ferme plus loin, dans le village d'à côté. Le taureau, lui, on sait à quoi ça lui sert. Mais pause-caca?

Comme à son habitude, il tient un journal déployé. Je crois que c'est le même depuis plusieurs années. Je doute même qu'il le lise.

– Hey Popo, ça cague?

Ça, c'est la phrase fétiche d'approche de néné. Ça le fait marrer. Moi aussi je dois dire.

– Tu l'as dit, ptiot. Je sais pas ce que j'ai aujourd'hui, je m'arrête plus. Je crois que mon journal va me servir à autre chose qu'à lire, répond Popo avec un rire sardonique.

Ce rire, c'est son autre marque de fabrique, au vieux Popo, en sus de ses formidables testicules. Personne d'autre n'a le même.

– Les nouvelles sont fraîches, Popo?

– À peu près autant que moi, me répond-il en relançant son rire de hyène tachetée. Et vous les ptiots, vous allez bien aujourd'hui? Votre salope de mère a pas encore calanché?

– Pas encore Popo, mais tu connais notre optimisme, on désespère pas hein, lui répond néné en souriant.

Popo manque s'étouffer tellement il en rit.

– Allez, on te laisse à tes occupations, Popo, on doit aller faire les courses. Que la force soit avec toi.

– Ramenez-moi du PQ les mômes, j'en ai marre de me torcher dans du papier journal, ça irrite à force. Doit y avoir plus d'encre sur mon froncé que sur ce foutu torchon. Et faites gaffe à vos fesses, y a pas mal de disparitions d'enfants dans le coin, ces temps derniers.

– On va voir ce qu'on trouve, et on fera gaffe. Allez on y va néné.

On se faufile entre les planches. De ce côté de la palissade, une vieille publicité vantant les mérites du projet immobilier entrepris sur ce terrain anime la grisaille du bois. Ça date d'avant ma naissance, d'y a bien trente ou quarante ans. Tout a été abandonné ainsi, y aurait eu des crimes ici, ou des disparitions, c'est ce qui se raconte. Dans les sous-sols là, pour ça qu'ils auraient été murés. Mais comme tout ce qui se raconte, y a autant de versions qu'il y a de conteurs.

Donc bon, je cherche pas trop à savoir, nous on y est bien, et personne vient nous emmerder, c'est bien tout ce qui compte.

J'aime bien les couleurs de cette affiche, même si avec le temps, elles se sont pas mal délavées.

Dessus on voit des familles heureuses qui profitent du soleil autour d'une immense piscine, au pied de leurs magnifiques et luxueux appartements. Avec néné ça nous fascine. Comme la plupart des gens du quartier, mais nous, c'est pas pour les mêmes raisons. Pas tant la piscine et les appartements, ça on s'en fout un peu. Plutôt ces familles. Y a les enfants, ça on connaît, mais eux ils rient pour l'éternité. Et surtout y a des papas et des mamans qui s'occupent d'eux. On s'est toujours demandé, en plaisantant, qui pouvait avoir fait preuve de tant d'imagination, parce que les parents aimants, c'est un truc qu'existe pas.. Et finalement, vu la gueule du projet, c'est bien que tout ça n'est qu'utopie.

Les passants nous regardent avec mépris sortir du terrain vague, comme des rats d'égout. C'est sûr qu'on n'est pas très propres, qu'on présente pas super bien. Pour les gens ça doit être un crime. Ils se méfient de nous, de peur d'être contaminés par quelque maladie, mais surtout par le malheur et le désœuvrement. Ils croient que c'est contagieux. C'est peut-être vrai au fond, et la région a connu une sacrée épidémie de pauvreté.

En face de nous, se dresse un grand hangar désaffecté. Il m'a toujours foutu les jetons, je sais pas pourquoi. Son immense forme massive, inquiétante, habillée de tôles grinçantes... on dirait qu'il veut nous happer, qu'il est animé d'une vie propre.

On s'en approche jamais. Si ça se trouve y a plein de trucs à récupérer dedans, mais ça nous fait trop

peur.

Depuis peu, j'ai l'impression que c'est de nouveau occupé, je sens une présence inhabituelle. Je m'en méfie encore plus.

On traverse la chaussée. Sans problème. Le trafic est pas super intense, faut dire. La crise est passée par là. Peu de gens peuvent encore entretenir une voiture, seuls les gros cons cossus, ceux qui se sont gavés sur le dos et le malheur des autres y arrivent. Du coup c'est sûr, les écolos sont contents, y a moins de pollution. Les murs font moins grise mine... les gens, par contre... C'est moins laid, mais y a plus personne pour y habiter, moins pollué peut-être, mais ça ne respire plus.

Au coin de la rue, y a une ancienne bijouterie-horlogerie, fermée depuis longtemps. Les bijoux, c'est plus vraiment une priorité, ni les montres d'ailleurs. Le temps on le compte ni en heures ni en secondes, ici. La seule horloge qui compte quand on crèche dans la rue, c'est celle, interne, qui nous dit quand il est grand temps de se nourrir, pisser ou bien mourir. Concernant la dernière solution, on essaie tous et à toute force de retarder nos montres, mais on sait qu'elle tardera pas à pointer le bout de son nez.

Dans l'ombre du renforcement de l'entrée, sur des cartons douillettement aménagés, vit Dudule, dit l'horloger.

Un peu con, pas toujours bien luné, faut le traiter avec circonspection. Ça peut lui prendre comme une envie de chier, il vous saute dessus et vous met une branlée.

Il se prend pour quelqu'un d'important parce qu'il habite la bijouterie... SA bijouterie. C'est ce qu'il dit, je sais pas si c'est vrai. Il est un peu parano, assez agressif par moment. Il a des visions, perçoit des trucs qu'il est le seul à voir. Par-dessus le marché, il est costaud l'enfoiré. Il a deux jambons à la place des mains. Pas vraiment l'image qu'on se fait d'un bijoutier. Ses bras énormes, je suis pas sûr qu'il les ait forgés en manipulant des montres et des colliers.

On fait toujours un petit écart pour l'éviter. Heureusement, on court plus vite que lui.

La borne incendie a encore été ouverte. On sait pas qui s'amuse à ça, tous les jours c'est pareil. Un geyser d'eau à haute pression s'en échappe. Ça fait gueuler Dudule, déjà qu'il a pas besoin de ça.

On poursuit dans la rue. Tous les commerces sont fermés. Y a pas âme qui vive par là. C'est sûr que c'est pas hyper gai, mais nous, on s'en accommode plutôt bien. Finalement, les moments où on est le moins en danger, c'est quand on est seuls. Quand on est entourés, on ne sait jamais d'où va venir la torgnole ou le coup de matraque. Des fois je me dis qu'on est vraiment des rats d'égout, qu'on fait pas partie de la même espèce. On nous considère comme des nuisibles. Mais nous on essaie juste de s'en sortir, on fait rien de mal. Je crois pas.

Huit cents mètres de solitude. En dehors de quelques chats et chiens, personne. Tout est fermé et abandonné. Au bout on aperçoit le supermarché. C'est le seul commerce qui tienne encore la route ici. Le seul endroit de ce quartier qui soit encore fréquenté.

Tout est clôturé. Les entrées et sorties sont très surveillées, n'entre pas qui veut. Faut montrer patte blanche, compte en banque fourni, sinon vous restez dehors.

La grille culmine à deux mètres cinquante, avec du barbelé au sommet. Pas facile à escalader sans se blesser pour la plupart des gens... mais nous, on est des singes.

On fait le tour, jusqu'à l'arrière. Ici se trouve une sorte de bassin en béton, aux bords surélevés d'un mètre environ, long et large de plusieurs. Dedans, se déversent les résidus de broyage, par le biais d'un long tuyau. Le jour où j'ai découvert ça, j'ai bien sûr essayé d'y goûter. Après tout, cette pâte immonde contient tous les types d'aliments, sorte de concentré de repas complet. Mais, comment dire? C'est tout simplement insupportable au goût, c'est juste dégueulasse. Qui plus est, les résidus d'emballages se retrouvent dedans aussi. Pas très comestible. Je sais que des éleveurs de porcs achètent de cette mixture. Quand il s'agit de faire des économies...

La plupart du temps, ça a largement le temps de fermenter avant d'être emporté. Ça dégage alors une incroyable chaleur... ainsi qu'une insoutenable odeur.

Néné récupère la couverture qu'on planque toujours sous un tas de vieilles planches. D'un geste assuré, il la balance par dessus les barbelés. Elle retombe à cheval dessus, exactement comme il le voulait. Il est trop fort pour ça.

Je lui fais la courte échelle. Il est chaque jour plus léger. Il passe avec aisance par-dessus, se laisse

choir de l'autre côté. J'escalade à mon tour, sans trop de difficulté.

Le personnel du supermarché est réduit au maximum, pour minimiser les coûts. Ils sont tellement occupés à l'intérieur avant la fermeture qu'on a peu de chance de se faire prendre. Chat échaudé craint l'eau froide, plus jamais on ne viendra après 19h30.

Le broyeur est là, devant nous, formidable et insatiable monstre au ventre bien rempli de victuailles. Néné se hisse à l'intérieur. Il adore ça, il a l'impression de partir à la recherche d'un trésor. Il veut toujours y aller lui. Je l'entends glousser de plaisir en découvrant le menu du jour.

Il balance du saumon fumé et des plats préparés sous vide. Puis il me tend une poche qu'il a remplie de tomates. Elles sont belles, pas trop écrasées. Il y a aussi des pommes et des bananes à peine brunies. Quelques saucisses. Et une belle surprise pour finir. Un gâteau au chocolat et à la cerise.

Intact.

Ce soir, on va fêter nos anniversaires. Comme on ne connaît pas nos dates de naissance respectives, on fait comme ça. Quand on trouve un beau gâteau, ben c'est notre anniv à tous. Ninie va être ravie.

– Ça suffit néné, sors de là.

– Attends, laisse-moi fouiller un peu, doit y avoir d'autres trucs pas mal.

La porte de service s'ouvre à la volée, claquant contre le mur.

Je me précipite derrière le broyeur, chuchotant à néné de se coucher et de la fermer. Espérant surtout qu'on n'a pas été vus. Je m'empare du minuscule canif que je garde dans ma chaussette. Je le serre comme si ça pouvait le transformer en arme redoutable. C'est dérisoire, je l'admets, mais quelquefois, ça peut juste faire la différence entre la vie et la mort, nous laisser les secondes de répit nécessaire à notre fuite.

Un employé sort, les bras chargés de cartons. Ils doivent être bien pleins, au vu de l'effort fourni.

Il s'approche du broyeur, je prie pour qu'il n'aperçoive pas néné. Et la couverture restée sur les barbelés...

Il pose ses cartons au sol, et souffle un instant en se tenant appuyé au rebord supérieur du broyeur.

Il allume une cigarette. S'il reste trop longtemps ici, ils lanceront le broyeur avec néné dedans.

Fumer nuit vraiment à la santé d'autrui.

Je vois son visage en jetant des coups d'œil discrets. C'est l'un des hommes qui avaient failli nous tuer. S'il nous chope sans témoins, sûr qu'on finira tous les deux dans le broyeur. Mon cœur bat à une vitesse affolante. Il change de place, j'ai l'impression de l'avoir dans les tempes, la gorge et l'estomac.

Le gros con finit par écraser sa clope. Puis, un à un, il jette les cartons dans la machine.

Je ne sais pas ce qu'il y a dedans, mais néné doit en prendre plein la gueule.

Le sale type repart, referme la porte.

– Vite néné, sors de là, on se casse.

– Putain, y m'a éclaté. Sont hyper lourds les cartons. Ça m'a explosé dessus, j'en ai partout, me lance-t-il en passant la tête par dessus le rebord.

Du yaourt lui dégouline des cheveux. Je l'aide à descendre. Il est couvert de laitage. Je ne peux retenir mon rire.

– Fous-toi de moi.

– Tu vas attirer tous les chiens et chats du quartier. Allez on se casse, on a ce qu'il faut pour bouffer plusieurs jours.

On fait passer les victuailles à travers les grilles, puis j'aide néné à remonter. On l'aura échappé belle, mais ça valait la peine. On a de quoi se régaler.

Je monte à mon tour, passe de l'autre côté. Je reste accroché à la grille d'une main, et de l'autre sors la couverture des barbelés. Ne surtout pas oublier, sinon ils vont surveiller ou faire en sorte qu'on ne puisse plus passer. Et on va s'en servir pour transporter nos commissions.

Néné s'essuie avec avant de disposer tout notre avoir au centre de la couverture, puis il la replie sur elle même. On se saisit chacun d'un bout, et nous voilà repartis.

Il me tarde déjà que ninie voie tout ça.

Il nous faut tout de même nous méfier sur le chemin du retour. Certains n'éprouveraient aucun scrupule à nous déposséder de notre bien.

Au coin de la rue, on aperçoit le grand Bidum. On se couche au sol, dans les herbes folles, pour éviter qu'il ne nous voie. Je sais pas où ils ont été chercher un nom pareil. Ses parents, je les ai jamais vus, mais ça doit être quelque chose. Lui en tout cas c'est un gros con. Il essaie souvent de s'en prendre à nous, parce qu'on est bien plus jeunes que lui. Il doit avoir environ quinze ans. Mais comme il n'est pas super malin, on s'en tire plutôt bien face à lui.

Une fois, il avait chopé néné. Il me menaçait de le tabasser si je lui disais pas où on planquait toute cette bouffe avec laquelle il nous voyait régulièrement passer. Un vrai charognard ce grand con, pas capable de chasser lui-même, alors il pique leur proie aux autres. Je l'avais traîné jusque devant la bijouterie de Dudule, lui indiquant les lieux comme étant notre réserve. Il s'était précipité dans l'entrée, pensant sûrement trouver là une montagne de victuailles qu'il n'aurait plus qu'à engloutir, ce gros flemmard.

Sauf que le Dudule l'avait attrapé à son tour, et le seul truc qu'il avait mangé, c'est une bonne branlée. La vache. Il est pas tendre quand il s'y met, le dudule. Je sais pas comment il traitait les montres, mais l'horloger nous a fait un travail de boucher, pas très minutieux quand même. Je crois bien que ce jour-là Bidum y a perdu des chicots, un paquet même. Et de l'assurance aussi. Il descend plus jamais cette rue maintenant. C'est notre refuge anti-Bidum. Il a bien trop peur de retomber sur Dudule.

Il nous fait poireauter depuis plus de cinq minutes, je pense qu'il nous attend. Enfin, il tourne les talons, et s'éloigne. On se lève et on court avec notre chargement. On est contents. Vivants.

Entre méfiance et excitation, nous parvenons sans encombre au bout de la rue. On entend du bruit dans le hangar, des raclements, du mouvement. On file au terrain vague, la peur au ventre.

Popo n'est plus là, il a fini.

Arrivés à la voiture, on dépose tout sur le capot.

– Dis Sam, tu crois qu'y a du monde dans le hangar? C'est quoi ces bruits?

–Je sais pas du tout néné, mais je compte pas y aller voir. Promets-moi que jamais tu n'y mettras les pieds.

– Oh ben ça t'as pas à t'en faire. Ces lieux me fichent bien trop la frousse.

– Je vais tout trier, garder dehors ce qu'on mangera ce soir et enfermer le reste. Tu veux bien aller chercher ninie ste plaît, Barney? Fais gaffe de pas te faire voir de la vieille, elle nous piquerait tout cette peau de vache.

– J'y vole. Tu vas voir ça comment elle sera contente. On va s'en mettre plein la lampe. Anniv de folie ce soir, hein Sam?

– Tu l'as dit néné, tu l'as dit.

Néné court du plus vite qu'il le peut. Il sait que je le regarde, veut me prouver qu'il va bien. Vite et bien. Comme s'il pouvait semer la maladie, la laisser loin derrière. Il arrive encore à fournir des efforts physiques... mais pour combien de temps?

Ninie attend sagement dans un coin du «château» miteux, pendant que la reine pourrie de ce royaume immonde, dans lequel les enfants n'ont pas droit au chapitre, reçoit ses courtisans dégueulasses.

Elle sait qu'elle ne doit pas se montrer, ni faire le moindre bruit. Elle porte à vie la trace de son dernier écart. Ah elle sait mater les mômes, la Clémentine, pas de quartier.

Lorsqu'elle aperçoit néné, ses yeux s'agrandissent, son sourire renaît. Néné lui fait signe de s'approcher en silence. Elle se faufile dehors, à pas de loup et courbée.

Néné l'entraîne à l'écart et l'embrasse. Mon néné, ma ninie.

Je les vois arriver, un chevalier et sa princesse regagnant leur palais merveilleux. La vieille guimbarde et le terrain vague, c'est tout un programme. On peut tout y vivre. Tout. C'est pas beau, c'est fait de rouille, d'herbes sèches, de poussière et de débris de chantier. Mais pour nous, c'est le plus fantastique endroit au monde.

Leur visage rayonne, à cet instant, ils sont heureux. Je sais pas vous, mais moi quand je vois ça, ça me ficherait l'envie de pleurer.

– Vous avez trouvé plein de trucs à manger, les garçons. Super chouette, j'ai déjà faim.

– Ouais, on va bien se remplir la panse ce soir. On mangera ici.

– C'est...anniversaire ce soir?

– Parfaitement, pas vrai néné?

– Un peu ouais. Montre-lui Sam.

J'écarte la couverture sur ce que j'y ai laissé. Ninie salive par avance. De grandes tranches orange, bien emballées en plus, ça aura pas pris le goût d'autres aliments ou de pourri, normalement.

– C'est trop génial, c'est joli en plus. Mais c'est quoi?

– Du poisson. Tu verras, c'est super bon. Montre-lui le reste Sam.

Néné semble trouver plus de satisfaction dans le fait de voir la surprise dans le regard de sa sœur que dans celui même de pouvoir manger à sa faim.

Je sors le gâteau du coffre. On est tous trois rassemblés autour, à le fixer rêveusement. Un beau gâteau, peut être un peu rassis, certes ramassé dans les ordures, mais magnifique tout de même dans son somptueux écrin de plastique. Le nôtre. Car il nous réunit, il nous donne un peu l'illusion d'avoir une famille normale. Du genre de celles où on fête des anniversaires.

– Ce soir on fait un feu, OK?

– Oh ouiiiiiii, comme quand on avait fait griller des hannetons et des sauterelles?

– Ouais, pareil, sauf que là, on aura pas des insectes, mais carrément des saucisses, ninie, tu te rends compte? Des saucisses trouvées par le plein de yaourt là.

– Je me souviens, on en avait mangé une fois déjà, c'est trop bon les saucisses.

– Ouais. On va ramasser du petit bois. On fait le tour du terrain, tout ce qui peut servir à faire du feu, on ramène près de la voiture, OK?

– OK, on va faire un géant feu, répond ninie surexcitée.

Néné est fatigué. Il veut faire bonne figure, mais je le vois bien.

– Néné, tu peux te charger de préparer les saucisses pendant qu'on va chercher du bois? Tu sais tu les piques, et tu les disposes sur le bout de grillage. Tu peux ouvrir un paquet de saumon aussi.

– Ouais, OK Sam, dit-il en souriant.

Il sait que je veux l'épargner sans rien dire devant Ninie. Il a les yeux reconnaissants. Si vous ne savez pas ce que c'est, ben c'est les yeux qu'il a en ce moment. Je le connais mon néné.

Ninie court comme un chien truffier, à la recherche de bois sec et de brindilles. On ramasse quelques vieux morceaux de palette. Je sais que généralement, ce bois est traité, pas très sain pour la santé. Mais bon, franchement, on n'en est plus là.

Ninie arrache de la mauvaise herbe très sèche. Parfait pour allumer le feu.

En revenant à la voiture, je porte une bonne brassée de bois divers, et ma sœur une quantité non négligeable de végétaux morts.

Néné se charge de disposer le foyer, c'est lui le spécialiste ès feu. Il craque une allumette et immédiatement une jolie flambée s'élève de cinquante centimètres.

Il commence à faire sombre. J'aime les soirées auprès d'un feu. La manière dont sa lueur modifie les traits, fait danser les ombres. On peut imaginer plein de choses, réinventer la réalité à sa sauce.

On ne parle plus, tous fascinés par les flammes.

Quand il ne reste plus que des braises rougeoyantes, je dispose notre grillage à grillades juste au-dessus, posé sur des pierres pour le surélever.

C'est Popo qui nous avait donné ce bout de grillage rigide à petite maille soudée. Il en avait récupéré un rouleau entier dans un jardin à l'abandon, n'ayant jamais servi.

On en a découpé un morceau de 50 cm x 50 cm environ, grill parfait et économique.

En parlant de pause caca, le voilà qui arrive. Je distingue sa silhouette courbée. Il se déplace lentement, mais il tient la route, il ne vacille pas. Je me doutais qu'il viendrait, attiré par l'odeur alléchante des saucisses, comme un papillon de nuit par la lumière. C'est que le Popo, il est gourmand, il fonctionne pas que de la turbine arrière.

Heureusement, j'ai prévu, j'ai fait griller plus de saucisses qu'il ne nous en faut.

– Holà les mômes. C'est une vache de bonne odeur avec laquelle vous me torturez le tarin, là. Vous faites cuire quoi ici?

Je vois néné se contrôler pour ne pas répondre ce qui lui passe par la tête à ce moment précis.

Je ne suis pas lui, mais je parierais qu'il lui aurait dit «ce que tu chieras demain, Popo». J'en souris, néné aussi.

– Installe-toi Popo. On fait griller des saucisses. Assieds-toi sur le gros bidon en plastique, c'est confortable. On l'a rempli d'eau, il s'écrasera pas.

Popo s'installe péniblement. Ses articulations craquent comme les brindilles jetées plus tôt dans le feu. Il gémit doucement, puis se pose. Son derrière épouse le bidon.

On n'a ni plat ni assiette. Chacun pique de sa fourchette dans une saucisse. Néné distribue une tomate à chacun. On mord dedans à pleines dents. Elles sont un peu molles, mais ça arrange plutôt bien Popo, avec sa dentition incertaine. Il s'en met partout, mais manifestement, il s'en fout. Nous aussi d'ailleurs. On goûte une tranche de saumon fumé. C'est quelque chose, quand on en a pas souvent. Le paquet y passe bien vite.

– C'était trop bon, moi j'en peux plus, dit ninie en se frottant le ventre.

– J'en connais une qui va même pas pouvoir manger son morceau de gâteau, hein néné?

– Ouais, je crois qu'elle a plus du tout faim.

– Désolée de vous décevoir, mais j'ai gardé juste la place qu'il faut.

– Popo, prends ta deuxième saucisse, après on passe au dessert.

– Bien volontiers. Je me régale. Les saucisses, j'ai toujours aimé ça. Et ça faisait bien longtemps que j'avais plus mangé de tomates. Y a bien que vous pour partager comme ça. Grâce à vous, je vais pas me choper le scorbut et perdre les deux dents qui me restent.

On éclate tous de rire. Il est marrant, quand même, ce Popo.

La nuit est agréable. Le moment est agréable. Parfois on serait tentés d'oublier la réalité, de s'abandonner à ces petits instants de bonheur. C'est d'ailleurs ce qu'on fait. La vie se charge vite de nous remettre les idées en place, mais en attendant...

– Je coupe le gâteau. Qui veut une grosse part? dit néné avec enthousiasme.

– Pas moi. J'en veux une énoorme, répond ninie, hilare.

Néné coupe quatre belles portions et les distribue. On en aura largement pour deux jours. Deux

anniversaires coup sur coup, pas mal hein? Ça rattrape tous ceux qu'on n'a jamais fêtés.

– On le chante? demande ninie, pleine d'espoir.

– Ouais, on le chante, lui réponds-je, souriant.

Et tous en chœur, Popo y compris, nous entonnons un «Joyeux anniversaire» enthousiaste. Je sais bien que c'est assez ridicule, mais nous ça nous fait du bien. On pourrait simplement fêter ce moment, la chance qu'on a eue d'avoir ces aliments. Mais on est tous conscients qu'on fera pas forcément de vieux os. Fêter des anniversaires fictifs, c'est un peu valider notre capacité à nous en sortir, faire une croix sur le calendrier de la survie. C'est des «surviversaires». On a tenu jusque là. Au suivant.

Popo il sait bien lui, qu'il pourra plus tenir très longtemps. Alors il chante à tue-tête. Néné aussi.

Ça nous libère de nos angoisses, momentanément.

On est vivants, et on fête notre anniversaire.

Cette nuit, on va la passer dans la voiture. On le fait parfois, on aime bien. C'est comme si on partait en voyage, vers des pays merveilleux.

Popo a englouti son gâteau et s'en lèche les doigts. Puis, comme d'habitude, à l'aide d'un bâton, il dessine dans la terre. Il sait représenter à la perfection tout un tas de trucs, il est doué Popo. Dans la lueur des flammes, ses dessins prennent vie.

Mais ce qu'il fait le mieux, c'est les maisons et autres bâtiments. Il est capable de nous en faire les plans détaillés. Il nous raconte en même temps l'histoire de chacun, comme s'il existait vraiment, s'il était habité et plein de vie. Pour ça aussi il est fort, Popo. Nous on boit ses paroles, on est fascinés.

On a l'impression de rendre visite à des familles entières, dans leurs demeures magnifiques. On est invités de marque, on pénètre les moindres recoins de leur vie. Je sais pas où il va chercher tout ça, ce brave Pause caca. On dirait la publicité sur la palissade, mais en bien plus vivant, en plus vrai.

– Bon les ptits gars, moi je vais me pieuter, bonne nuit, et merci pour tout ça. Ça fait du bien, à tous les niveaux, dit-il en se caressant le ventre.

– Bonne nuit à toi, lui répondons-nous.

Il se lève, en craquant plus encore qu'à son arrivée. Je le regarde s'éloigner, doucement, sereinement. Je sais pas où il crèche la nuit. Chacun a ses petits coins, son terrier.

On est vraiment des animaux. On est vraiment des rats d'égouts.

Je range la grille et les restes dans le coffre, le ferme à clé.

On s'installe sur les immenses banquettes et on observe en silence les étoiles.

Néné s'affale de tout son long derrière, et ne tarde pas à s'endormir.

J'aime bien le regarder dormir après des soirées comme celles-là. Il a l'air si serein.

Ninie est blottie contre moi. Elle aussi se sent bien. C'est presque palpable.

J'aime mon frère et ma sœur. Mais je sais pas combien de temps encore on sera réunis.

J'entends des bruits inquiétants. J'ai l'impression que ça vient de l'entrepôt désaffecté. On dirait des cris étouffés, des râles, indistincts, de peur, de douleur ou de colère, je sais pas. Ou est-ce simplement le murmure du vent qui joue dans les tôles... peut-être... j'espère. J'ai la chair de poule.

Je frissonne jusqu'à la moelle. Y a vraiment quelque chose là dedans, c'est pas qu'une invention, c'est pas que du vent... je pense pas que ce soit sympa. Et Popo qui arrête pas de nous mettre en garde. Il doit bien sentir quelque chose de mauvais.

En dépit de tout ça, le sommeil est le plus fort. C'est fatigant de passer ses journées à courir en tout sens pour trouver sa pitance. Alors la nuit, faut bien dormir un peu.

Il fait nuit noire. Des rires d'hommes me réveillent. Ils gueulent aussi. Je pense qu'ils sont saouls. Y a que les poches à vin qui s'aventurent ici. Il ne faut pas qu'ils nous voient, Dieu sait ce qu'ils nous feraient. Je lève la tête, regarde par la fenêtre. Deux hommes titubent en se tenant en équilibre incertain l'un contre l'autre. Ils approchent, viennent vers nous. Je veux pas réveiller les petits, mais j'ai peur. Ils traînent des pieds. Je me renfonce dans le siège, ils vont me voir. J'entends le raclement de leurs chaussures au sol s'approcher, s'approcher. Ils sont à côté de la voiture. Il fait noir. Peut-être ne nous verront-ils pas? Mais s'ils décident de s'installer à l'abri, dans la voiture... puis un bruit

étrange contre la carrosserie. Ninie se réveille, je plaque ma main sur sa bouche. Néné dort profondément, malade certainement. Je retiens mon souffle.

Le son sur la tôle forçait, s'amplifie. Je sais. Ils pissent contre la voiture. Interminablement. Je ne suis pas devin, mais je pourrais parier qu'ils ont bu de la bière. Puis j'entends le bruit de la fermeture éclair. Une braguette fermée. La deuxième. Ils s'éloignent. Je respire à nouveau. Je lâche Ninie, l'embrasse sur le front. Elle se rendort. On est habitués au danger. On est des animaux. On est des rats d'égout. Je me rendors aussi.

J'ouvre les yeux en entendant du bruit, de petits grattements. Le soleil n'est pas encore levé, mais on perçoit déjà sa lueur. Deux chiens se disputent le charbon imprégné de graisse de saucisse. Pas facile pour eux non plus, il leur faut profiter des moindres opportunités.

On doit se méfier de ces chiens. Au point où ils en sont, ils pourraient avoir envie de plus que de simples résidus. Je les vois souvent traîner par ici. Je crois qu'ils sont attirés par les excréments de Pause caca. Ils les mangent parfois. Ils lèchent ça avec avidité, on dirait ce petit garçon que j'ai vu une fois manger une glace à l'italienne. Ça avait l'air si bon, ça se voyait dans son expression, je rêvais d'y poser ma langue. La comparaison que j'en fais, c'est pas que les chiens m'aient donné envie d'y goûter hein, mais ils semblaient se délecter de la même manière que le mioche, éprouver autant de plaisir. Je sais pas, peut-être qu'il reste encore des éléments nutritifs là-dedans. Popo digère peut-être pas bien.

Une fois je les ai vus attaquer le grand Bidum. Lui, heureusement pour lui, il est costaud et fort. Mais je pense qu'ils l'auraient bouffé s'ils l'avaient pu. C'est dire si ça peut bien avaler n'importe quoi, ces pauvres clebs. Faut dire que c'est un sale con, allez savoir ce qu'il leur avait fait.

Monsieur trou du cul modèle XXXXL s'en était tiré avec un bout de fesse en moins.

J'avoue que ça nous avait beaucoup fait rire avec Néné, de le voir se déplacer comme s'il avait des oursins entre les jambes. Jusqu'à cicatrisation au moins, il nous a pas fait chier, il pouvait plus courir, handicapé dans son entreprise de harcèlement, interruption temporaire de travail.

Les chiens engloutissent tout le charbon. Paraît que c'est bon pour le transit.

Ils lèvent la tête vers la voiture, sentent à pleine truffe, puis s'en vont, trotinant côte à côte.

Toujours ensemble. Deux potes qui partagent leurs trouvailles et la vie. Si ce n'était la peur qu'ils me boulootent, je les trouverais bien mignons.

Ninie dort toujours contre moi. Néné a un sommeil agité. Il transpire. Le mal gagne, je pense qu'il ne sera pas en forme aujourd'hui. Peut-être plus jamais. Il faut que je trouve un moyen de l'aider. Je peux pas rester là à le regarder crever, c'est mon frère. Mon ptit frère... on a fait tant de choses ensemble, on a vécu plus ou moins les mêmes merdes. Sauf que lui, en plus, il a cette saloperie dans les veines. Un héritage de notre chère maman. Tout ce qu'elle nous aura jamais légué, maladies et coups dans la gueule.

Néné gémit. Ça me vrille les tripes de pas savoir comment l'aider. J'en pleurerais, je taperais partout, je casserais des trucs... mais ça ne nous avancerait pas beaucoup.

Je dois réfléchir. Les traitements existent, je le sais. Le sida est resté longtemps une maladie incurable, tout au plus améliorerait-on les conditions de vie des malades. Mais un laboratoire a fini par trouver une molécule efficace pour éradiquer le virus, y a deux ans je crois. Seulement ça coûte cher.

Au moment où tout le monde pourrait en guérir, plus personne ne peut se payer les traitements.

On meurt plus par manque d'argent que de maladie, seuls les fortunés s'en sortent. Drôle de monde, tout de même.

Néné a de la fièvre. C'est toutes les infections secondaires au sida qui lui pourrissent la vie. Son système immunitaire s'affaiblit toujours plus, et il se chope des saloperies. Des fois c'est des trucs bénins, qui vous feraient à peine tousser ou vous démangeraient l'oignon, mais lui ça peut le tuer.

Je dois trouver quelque chose.

À l'hôpital, à l'autre bout de la ville, ils doivent avoir ce qu'il faut. Mais on n'entre pas là comme dans un moulin. Tout est fermé, surveillé. Avant, paraît que tout le monde pouvait y circuler librement, quasiment. Mais, des milliers de vols et d'agressions plus tard, ils ont tout sécurisé. Je me

suis laissé dire que les agents de sécurité sont pas des tendres, d'ailleurs.

En plus, il faudrait déjà que je connaisse le nom du médicament qu'il lui faut, l'endroit exact où ils rangent ça. Je vais peut être rendre visite à Marcassin. Lui pourra certainement me renseigner, contre un ou deux paquets de saumon fumé et quelques bananes.

Me dire où et comment me procurer ce que je cherche.

Je l'aime pas, je le déteste même. Il est dangereux. Bidum est une fleur à côté.

Il magouille beaucoup, fait du marché noir. Si ça se trouve, il aura même le médicament. Ça doit être vachement recherché chez les paumés. Les trois quarts de la population sont atteints de sida.

Je crois même qu'on peut chaleureusement applaudir ma mère qui y est pour beaucoup. On pourra dire qu'elle a bien mis sa pierre à l'édifice.

Je sors de la voiture. Mes articulations claquent lorsque je me déplie. Il fait bon, et le soleil pointe le bout de son nez. J'ouvre le coffre, j'en sors un vieux paquet de céréales. Pas de lait avec ça, mais bon, on fait sans.

Je vois le petit visage ensommeillé de ninie s'inscrire dans l'embrasure de la vitre avant.

– C'était qui, Sam, cette nuit?

– Je sais pas ninie. Des mecs bourrés. Faut faire attention, si t'en vois quand t'es seule. Faut te méfier de tout le monde de toute façon, hein ninie, promis?

– Oui oui, promis. Mais t'en fais pas, moi tout le monde me fait peur alors... je risque pas de m'approcher de quelqu'un.

– T'as raison. Y a que Popo qui est gentil. Tous les autres, faut s'en méfier.

– Oh oui. Popo c'est vrai qu'il est gentil, moi je l'aime bien. Tu crois qu'il a eu des enfants?

– Je sais pas ninie. Et lui non plus. Allez, viens manger des céréales.

Elle me rejoint, marche pieds nus dans la poussière. Je lui remets ses chaussures. Elles sont abîmées, il va falloir se débrouiller à en trouver d'autres.

Elle pioche les céréales dans le paquet. Je l'entends les mâcher. Ça va, elles ne sont pas trop rassies et ramollies si elles craquent autant.

Je regarde néné, qui est en sueur et tousse. Il nous fait une infection pulmonaire encore. Il me faut des antibiotiques ou je sais pas quoi en plus des cachetons contre le sida. Je suis décidé à aller voir Marcassin. Je me débrouillerai. Il faut que je fasse vite.

– Ninie, je dois aller faire une course. On va ramener néné à la maison, il ne faut pas qu'il reste dans la voiture en pleine journée, ça le tuerait. Tu resteras auprès de lui hein?

Elle acquiesce d'un signe de tête.

Je prends néné sur mon dos. Il est bouillant. Je sens ses os saillir exagérément, sa respiration racler. Je devrais avoir du mal à porter un garçon qui a quasiment mon âge. Ce n'est pas le cas.

Il est léger. Anormalement léger. Comme s'il était fait d'air, que sa forte fièvre essaierait d'élever.

Je crois que c'est ça, il s'élève, il s'en va. Il a largué les amarres et lâche le lest.

Je le pose dans la maison, sur de vieilles couvertures étalées par Ninie. La vieille est pas là.

Richard Gere l'a peut-être embarquée pour une grande virée, à grand renfort d'euros... au moins quinze, hein.

J'embrasse mon frère et ma Ninie et je ressors. Je déteste les laisser seuls, surtout quand néné est dans cet état-là, mais j'ai vraiment pas le choix. Je repasse à la voiture, pour y prendre deux paquets de saumon, des fruits et quelques boîtes de conserve, que je glisse dans un petit sac à dos trouvé dans des poubelles.

Dans la rue qui longe le terrain vague, deux hommes sont avachis contre la palissade. J'imagine que ce sont nos deux pisseurs nocturnes. Autour d'eux, s'étalant au sol, les pituites qui tourmentaient leurs estomacs malmenés. La rosée gluante et matinale des alcooliques à l'organisme repentant.

Vu l'état dans lequel ils se trouvent, ils ne me causeront aucun problème. Ils sont emmitouflés dans de vieilles couvertures grises dégueulasses. On dirait de grosses huîtres. Presque envie de leur mettre du citron dans les yeux pour voir s'ils bougent encore.

Je les dépasse, prenant garde de ne pas glisser dans la flaque qui les entoure.

De ce côté, il reste quelques commerces. Pas beaucoup, mais c'est un peu plus vivant.

Dans la laverie automatique, une jolie jeune femme entasse des monceaux de linge dans le tambour

d'une machine. Elle doit être maman, si j'en juge par les layettes faisant partie du voyage.

Son visage est triste et fatigué, porte les stigmates de ce que je suppose être une dispute appuyée avec son conjoint. Je l'imagine aisément comme un gros con de pochetron, qui passe son amertume sur sa femme. Pas difficile, il ne reste plus que de ça. Des gros cons de pochetrons.

Elle nettoie la merde de son moutard et essuie les humeurs de son cher époux. Ça marche comme ça, trop souvent. Pour ça que je n'ai jamais regretté de pas avoir de père.

Elle me fait de la peine. Mais je dois me concentrer sur ma famille. En plus, si j'ouvre ma gueule, ça risque bien de se retourner contre moi. Je continue.

Devant la sandwicherie, il y a un peu de monde. On y sert que des trucs périmés, bien plus que ce qu'on mange nous, mais c'est pas cher et c'est servi chaud. Avec de la sauce forte, ça passe tout seul. Y a toujours deux ou trois gamins qui tournent ici comme des piranhas, dans l'espoir de ramasser un bout de tomate ou de viande tombé du sandwich d'un client. Les écosystèmes se réorganisent, les fonctions redistribuées. Nous les mômes, on est des charognards, on est des rats d'égouts.

Je m'engage dans une ruelle étroite. L'allée des junkies. J'aime vraiment pas venir ici, un vrai coupe-gorge. Difficile de s'échapper. Ça sent la pisse et le vomi à plein nez. Traversée en apnée.

Au-dessus de moi, du linge est étendu. Je me demande s'il s'imprègne pas de cette odeur abominable, et s'il arrive qu'il sèche réellement. Le coin est dans l'ombre perpétuelle, et c'est sacrément humide. Malsain. Les murs sont pourris d'algues et de mousses, tout suinte. Devant moi, de jeunes gens assis contre le mur, tous camés. Certains n'en ont plus pour longtemps, leurs yeux sont déjà vides.

Parmi eux, un type se tient debout, appuyé au mur. Je flippe de devoir passer juste devant eux. La rue fait à peine trois mètres de large. Je n'ai aucun moyen de les esquiver s'ils se jettent sur moi. Je me rappelle une fois, avec néné, on était rentrés dans un jardin pour regarder la télé derrière la baie vitrée du salon. Les gens avaient mis un vieux film en noir et blanc. Y avait des légions de lépreux enfermés dans les sous-sols, mis à l'écart, enterrés avant l'heure. Dès que quelqu'un ouvrait les

portes, les lépreux se jetaient vers la lumière et sur la personne. Les junkies me font penser à ces lépreux, ils me font frissonner. Ici on est tous des lépreux, je crois, mis à l'écart et rejetés. Ils attendent qu'on crève tous.

Je leur lance un œil rapide et discret. Ne surtout pas insister, un rien peut provoquer une agression. L'homme debout fait tache avec le décor. Il est propre, rasé de près, bien coiffé, porte un costume bien taillé, des chaussures de qualité, une énorme montre de luxe. Je ne l'ai jamais vu avant, mais je connais ces yeux-là. Ceux de la défonce. L'une de ses manches est relevée. Au sol une seringue usagée. Il est venu s'encailler dans les quartiers louches, mais est manifestement aisé. Je ne peux m'empêcher de penser que s'il reste ici un peu trop longtemps, il sera bien vite délesté de ses biens matériels. Peut-être même de sa vie.

Il redresse un peu la tête à mon passage. Nos regards se croisent. C'est quand même bizarre la vie. Nous on rêverait d'aller dans les quartiers d'où il vient. Il a certainement tout ce qu'il lui faut pour vivre confortablement, mais apparemment ce n'est pas assez, il n'est pas satisfait et ne le sera jamais. Il n'est pas heureux. Faut qu'il vienne se perdre dans un quartier immonde, s'injecter des saloperies dans les veines. S'il veut, je lui échange ma vie contre la sienne. Si se traîner dans la merde l'aide à se sentir plus vivant, chez nous il ressuscitera.

Je le dépasse. Lui aussi me fait de la peine. Possible que je sois plus heureux que lui, entouré de Barney et Virginie.